

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

D'Echo en Echo

Pierre EMMANUEL : La loi d'exode

Supplément aux *Echos de Saint-Maurice*, 1978, tome 74b, p. 16-18

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

## *La loi d'exode* \*

Qu'est-ce qu'une vocation ? Un appel, et une réponse. Cette définition ne nous tient pas quitte : concevoir l'appel de Dieu comme l'ordre exprès d'accomplir une tâche, certes ce n'est pas toujours faux, mais ce n'est vrai qu'après une longue élaboration intérieure où il arrive que rien de tel ne soit perçu. Il arrive aussi que l'ordre mûrisse avec l'être qui devra l'accomplir : qu'il soit en quelque sorte cet être même, parvenu à maturité. Enfin, mûrir peut être une mystérieuse façon de mourir, pour qu'avec la mort commence la tâche. Dire : l'appel de Dieu, n'est donc pas toujours impliquer que Dieu parle un langage discernable en tant que sien : ni qu'il nous adresse en clair un commandement discernable d'avec notre orientation la plus profonde, laquelle d'ailleurs peut nous rester cachée. Et même quand à force d'attention intime l'appel de Dieu est reconnu comme un ordre émanant de Lui, même quand l'être auquel s'adresse un tel ordre le reconnaît comme son propre germe enfin mûri, sa forme pleine, il peut y avoir de la part de cet être — on serait tenté de dire : il faut qu'il y ait — un choix vertigineux, une déhiscence définitive par quoi se déchire la certitude qu'il a conquise d'être appelé. Ce qui — comme on dit, et le mot ici est juste — *consacre* une vocation et l'élève à la hauteur du sacrifice qu'elle devient, c'est une rupture avec l'ordre apparent de l'être, avec sa maturité formelle ou son efficacité visible. Pour atteindre à la forme, l'être commence à la briser ; pour atteindre à son Acte, l'être commence à renoncer à toutes ses actions. Cela malgré l'harmonie de l'une, la fécondité des autres : ces qualités sont justement la limite où ne peuvent s'enfermer ni la forme ni l'Acte vrai.

Ce qui frappe dans l'existence des êtres voués, c'est ce passage à la limite qui fait de l'*échec* — au sens du monde — la catégorie propre de la vocation. Non que toutes les vocations échouent dans la mesure où elles s'exercent sur le monde : cependant leur « réussite » (que veut dire en l'espèce un tel mot ?) échappe presque toujours à celui

\* Pierre Emmanuel : *La vie terrestre* (Seuil), La loi de l'exode, pp. 168-171.

qui fut sa source visible ou cachée, le point d'émergence d'un Acte nouveau, générateur d'œuvre, mais dont le visible est la moindre part. On ne saurait trop insister sur la discontinuité de la vocation par rapport à l'équilibre intellectuel où se complaît le monde : la vocation ne peut être qu'un scandale ou une folie, et si aujourd'hui elle n'apparaît pas telle, c'est que, sous l'indifférence qu'il lui témoigne, le monde cache un très profond besoin d'être rassuré sur son propre équilibre et sa loi. La tolérance à n'importe quoi n'est pas le triomphe de la certitude, mais l'alibi d'une incertitude croissante, laquelle s'abandonne à la dérive pour, ô paradoxe !, en tirer une loi qui rende l'homme au *moins certain de dériver*. Or la vocation est tout le contraire d'une dérive : c'est une affirmation absolue de l'Acte créateur de Dieu, d'abord en l'être voué qui l'affirme, et par lui infiniment au-delà.

A l'époque de la grande dérive nihiliste, la vocation ne peut être ni reçue ni combattue comme telle : c'est tout au plus une singularité incommunicable. Donc un échec, puisque le monde lui refuse tout crédit aussi bien que toute inimitié, au nom même de l'incommunicable, cette autre façon de traduire l'incapacité d'affirmer quoi que ce soit au monde. Le monde est le lieu dont, et où, rien ne peut être affirmé. Ainsi l'être voué doit être saisi par son affirmation comme par l'absolu, se saisir d'elle comme de l'absolu, et tout ensemble en supporter l'échec, porter le poids du nihilisme du monde. Il doit accepter en lui, comme des inconciliables, la transparence absolue de la certitude et l'opacité apparente d'un monde qui en rejette la foi. Il entre de la sorte dans la ténèbre essentielle où il perd jusqu'à son nom. Il consent, en vue de la fécondité inimaginable de Dieu, à sa propre et définitive incapacité dans l'ordre des actions humaines. Il s'anéantit d'avance et signe son arrêt de mort civile, dans la perspective d'une Résurrection à laquelle, de tous ses prestiges, le monde mortel fait écran.

Prenons ici les mots à la lettre et non dans l'acception lénitive, faussement édifiante, d'une prédication opposant conventionnellement le monde à Dieu pour le triomphe de ce dernier. Le prestige du monde mortel est en premier lieu celui de la pensée. Dans la perspective de la Mort, les hommes pensent avec une ardeur spéculative qui appelle le respect et traduit avec sincérité l'état où ils voient le monde. Que la philosophie née du constat ait aujourd'hui le pas sur le jaillissement de l'affirmation ne signifie ni que le monde soit plus mauvais ni que

l'homme erre davantage : mais simplement que l'homme découvre en lui la Mort et se cherche en elle une vérité. Annoncer la Mort à l'homme mortel, c'est l'appeler à la vie immanente : le succès de cette prédication est dans cette immanence, bue à longs traits dans le courant de la dérive vitale. Toute pensée non immanente à ce courant se voit condamnée à un double effort solitaire : celui de rompre le courant et de s'en arracher vers le haut, sans récuser la loi du courant ni mépriser ceux qui s'y précipitent.

La vocation, au sens exhaustif, est une *récapitulation* de l'humain. Tenir la tête au-dessus du courant en est la condition nécessaire : vient ensuite une conquête de l'autonomie dans cet élément qu'est la pensée. Se libérer de la dérive ne peut se faire sans l'avoir éprouvée, souvent où elle entraîne le plus vite : comprenant, par la violence de cet entraînement même, qu'elle est le cours naturel de la pensée hors de Dieu, et en quelque sorte sa liberté tout humaine. A cette liberté, la vocation en substitue une autre, divine. Il faut connaître le prix de celle-là pour la calciner, comme un diamant, dans la flamme intolérable de celle-ci. Un tel héroïsme justifie la manière de s'en défendre qu'a le monde ; il sait que par cette flamme c'est lui-même qui est brûlé. On ne s'étonnera donc pas de voir, à l'encontre des savants et des poètes, les saints victimes des suspicions les plus vexatoires de la pensée. Ni de les voir penser cette même pensée jusqu'en ses vexations mêmes, compensant de la sorte ce qui lui manque, et lui donnant le sens qu'elle croyait de sa nature de se refuser. Du sein de la pensée qui se voue à la Mort, le saint la voue à la vie, et, mourant à la Mort qu'elle porte en soi, ressuscite en la suscitant à la vie. Cette opération tout invisible, le monde ne peut la percevoir qu'antinomiquement, sous la figure — pour lui définitive — de l'échec. Et tout ce qui dans le saint persiste du monde le voit en lui de même. Quand le saint est en proie à l'échec, c'est au cœur de la certitude qui le brûle.